

Sommaire

OUVERTURE

Spéciale dédicace à Kostas Axelos	1
Image de la pensée Charles Baudelaire <i>La poésie n'a pas d'autre but qu'elle-même</i>	3
Editorial Jean-Luc Moreau <i>Trop ordinaire bonne santé ?</i>	6
Elie-Charles Flamand <i>La progression a pris des risques et autres poèmes</i>	12

Dossier À QUOI BON LA SANTÉ ?

Clément Marot <i>Épître au roy par Marot étant malade</i>	18
Déa Angelelli <i>La conception de la santé dans la médecine traditionnelle chinoise</i>	21
Yannis Constantinidès <i>La crise salutaire dans la médecine hippocratique</i>	29
Thierry Maré <i>Lettre édifiante & curieuse du Japon à La Sœur de l'ange</i>	37
Denis Chemla <i>Les querelles médicales à travers les âges</i>	43
Marc Kober <i>Des avantages du repos forcé</i>	50
Marcel Proust <i>La maladie de ma grand-mère</i>	55
Sophie Crozier <i>La décision médicale en situation d'incertitude</i>	64
Alain Giami <i>La santé sexuelle</i>	72
Gérard Jorland <i>Le souci de soi</i>	79
Lise Haddad <i>Permanence et transformation du soi dans la maladie</i>	85
Juliette Zinno <i>De l'autisme à la mélancolie</i>	92
Yannis Constantinidès <i>Une éthique sans moraline (la philosophie iconoclaste de Dr House)</i>	102
Sylvie Faizang <i>L'automédication, choix thérapeutique ou acte politique</i>	114
Jean et Françoise Rey <i>« Diet for life » ou liberté conditionnelle</i>	120
Christian Celdran <i>Santé / Schibboleth</i>	126
Nagar <i>Croisière à bord du Pompidolium</i>	132
Michel Host <i>Avis d'un agonisant sur la médecine et ses médecins</i>	138
Sarah Vajda <i>Une vieille grippe ou du bon usage de la maladie selon Péguy</i>	142
Vincent Hyspa <i>Chez le docteur</i>	150
<i>La santé pour un autre monde</i>	153

Page 5

SILHOUETTES

Etienne Brunet <i>Les derniers instants de la vie d'Albert A.</i>	156
Marc Kober <i>L'Oiseau d'Orient: Horus Schenouda</i>	159

HÉROS DE PAGES ET D'ÉCRANS

Michel Host <i>Visages de Sancho Pança</i>	165
--	-----

RHIZOME(S)

Geneviève Novellino <i>À quoi bon l'amour ?</i>	176
Sarah Vajda <i>L'Exquise douleur, plaisir à Christophe Honoré</i>	181
Françoise Dargent <i>Littérature jeunesse: Révolution dans les palais</i>	184

CAHIER ARNO SCHMIDT

Michel Host <i>«Le Grand Arno » dans le siècle inique</i>	189
Eric Chevillard <i>L'homme est bizarre, Schmidt surtout</i>	199
Friedhelm Rathjen <i>Arno Schmidt et la modernité internationale</i>	202
Sylvie Martigny et Jean-Hubert Gaillot <i>Arno Schmidt en France (entretien avec Michel Host)</i>	210

POUR QUITTER

François Levaillant <i>Ce doux aliment des cœurs</i>	215
Index des auteurs du n°9 de <i>La Sœur de l'ange</i>	220
Abonnement	225

Trop ordinaire bonne santé ?

Page 6

Expliquant tout au long de la semaine pascale de l'an 407¹ la première *Épître de Jean*, Saint Augustin met en garde ses auditeurs contre une mauvaise interprétation. Si Jean ne cite pas le commandement du Christ d'aimer même ses ennemis, y obéir est bel et bien inclus dans la pratique de la charité, telle que l'évangéliste l'entend. Le ton est celui d'une admonestation anticipée, préventive, élevant au rang de faute l'éventuelle erreur. « Et que personne ne dise qu'à cet égard l'apôtre Jean nous a commandé moins, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a commandé davantage: Jean nous a donné le précepte d'aimer nos frères, et le Christ celui de chérir même nos ennemis. »² Les deux exhortations se recourent ou recouvrent. Ce n'est pas aimer ses ennemis que de ne pas les aimer comme des frères. Il n'est pas question d'aimer en eux l'homme qu'ils sont, engoncé dans le péché par la haine, mais celui qu'ils pourraient devenir et auraient dû être, comme l'enjoint l'amour fraternel. Si l'on a besoin de modèles pour être certain de prendre la bonne attitude, que l'on pense donc aux médecins. « Comment les médecins aiment-ils les malades? Les aiment-ils comme malades? S'ils les aimaient comme tels, ils voudraient les voir toujours tels. Si donc les médecins affectionnent les malades, c'est afin, non pas de les laisser dans leur infirmité, mais de leur rendre la santé. » Répondre à la haine par la haine, ou ne pas aimer l'autre au-delà de la haine dont il fait pourtant preuve, c'est faire qu'il y ait deux infirmes au lieu d'un seul, se laisser contaminer au lieu de soigner.

Aussi sûr qu'il puisse être d'avoir été convaincant sur ce point, Saint Augustin ne va pas jusqu'à faire confiance à son public quant à la façon même d'aimer son ennemi comme un frère. Il le suppose prêt à formuler pour ce frère très particulier des souhaits trop communs, bien qu'estimés les meilleurs et pour cela réservés aux êtres chers. Quels sont-ils? Ceux-là mêmes qu'on formule depuis toujours pour ceux qu'on aime. Ne les aime-t-on pas, justement, de les désirer riches,

1. C'est la date la plus couramment retenue.

2. Saint Augustin, *Traité sur l'épître de Saint Jean aux Parthes, huitième traité*: http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/jean/parthes/index.htm#_Toc6821351

heureux en ménage comme en famille? Or Saint Augustin s'emporte, dénonce la pauvreté, l'inanité de tels vœux pour l'ennemi qu'on veut aimer comme un frère. « À quoi bon les richesses, si elles doivent l'aveugler? [...] À quoi bon une femme, si elle doit empoisonner son existence? [...] À quoi bon des enfants, s'ils doivent être mauvais? »¹ Il vilipende l'homme charitable croyant obéir au Christ en souhaitant à son ennemi ce qu'il y a de plus bénéfique. Il lui fait voir à quel point ces vœux sont inconsistants. « Ils sont donc incertains les avantages que tu sembles désirer à ton ennemi, en raison de l'affection que tu lui portes : oui, ils sont incertains. » Il est dommage qu'à ce stade la conclusion soit aujourd'hui trop attendue : « souhaite-lui de partager avec toi le bonheur de la vie éternelle ; souhaite-lui d'être ton frère »². Mais ce qui surprend, en revanche, c'est le tout premier des souhaits récusés pour l'ennemi, en passe d'être frère : « À quoi bon la santé, si elle ne lui est pas avantageuse? »³

À quoi bon la santé, si elle ne nous est pas elle-même aussi miséricordieuse que nous le sommes envers notre pire ennemi lorsque nous l'aimons comme un frère? À quoi bon la santé, si elle ne nous assure pas l'avantage de pouvoir éviter les vicissitudes de cette « vallée de larmes », ou tout au moins de les surmonter? Si tous les avantages que l'on peut souhaiter aux autres comme à soi-même risquent de tourner à l'infortune, alors, parvenu à l'âge adulte, on ne peut s'interroger sur le chemin à prendre dans sa propre vie, sans en perdre la tête et du même coup la santé. Ce capital sur lequel on croyait pouvoir compter se révèle sans emploi certain, se démonétise. À quoi bon la santé si l'essentielle (mais très concrète) incertitude plonge dans des affaires telles qu'ils la rendent inutile ou la minent?

Lorsque Saint Augustin énumère les souhaits dont l'accomplissement pourrait conduire à l'inverse du bienfait escompté, on ne peut s'empêcher de penser à la quinzième Idylle d'Ausone, « inspirée des pythagoriciens ». Quelques décennies avant l'évêque d'Hippone, le poète y dresse un assez long catalogue des options qui s'offrent dans la vie et dont on peut pour chacune se demander si l'opposée ne serait pas plus profitable. Mais cette liste peu engageante signifie surtout qu'on ne saurait être certain d'éviter le pire, quelque choix que l'on fasse. « Toute cette vie n'est qu'une lutte de hasards contraires. Aussi cette pensée des Grecs est bien sage : ce serait, disent-ils, un bonheur

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

pour l'homme de ne point naître, ou de mourir aussitôt qu'il est né. » Et dès lors, à quoi bon la santé!

Dans la nuit du 10 novembre 1619, nuit de la Saint-Martin, Descartes rêva de cette quinzième Idylle d'Ausone. Il l'a en vain recherchée, dans une anthologie poétique, où il était sûr qu'elle figurait. Ouvrant le livre au hasard, quelques instants auparavant, il en avait lu le premier vers. Ce n'est pas ce que l'on retient en priorité de cette nuit, au cours de laquelle le jeune soldat de vingt-trois ans, engagé de fraîche date dans les troupes du duc de Bavière, fut visité par pas moins de trois songes. Dans cette nuit d'illumination et de sortie de crise, on dit qu'il a découvert les principes de la si fameuse méthode dont il discourra dix-huit ans plus tard. Ce n'est pas tout à fait exact. Il a trouvé dès le matin même « les fondements de la science admirable », dont il était en quête. Non, la grâce insigne qu'il a obtenue, c'est une réponse sans équivoque à la question qui le taraudait jusque-là et que pose justement le premier vers de cette Idylle d'Ausone: « Quelle voie suivrai-je dans la vie? » Les trois songes lui confirment le sens personnel de sa découverte du matin. Il est bien missionné pour découvrir la vérité par le seul usage de la raison, pour donner à toutes les sciences un fondement aussi assuré que celui des mathématiques et pour révolutionner ainsi la philosophie. Il bénéficie de la double caution de Dieu et de la sagesse grecque, plus précisément pythagoricienne. Mais si sa méthode permet de trouver le certain au-delà des couples d'oppositions dont le tourbillon nous fait regretter d'être en vie, alors elle doit être à même de nous restituer la santé qu'ils nous ont fait perdre avant que nous puissions faire fond sur elle. On l'oublie trop souvent, mais la méthode cartésienne devait révolutionner autant la médecine que la philosophie. Descartes était même allé jusqu'à en gager la validité sur l'état de sa propre santé. Dans le *Discours de la Méthode*, ne vante-t-il pas les conséquences pratiques, en ce domaine, de la philosophie nouvelle qu'il présente? « On se pourrait exempter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse. »¹ À la fin du même *Discours* vient en outre sa conséquente décision de « n'employer le temps qui lui reste à vivre à autre chose qu'à tâcher d'acquérir quelque connaissance de la nature, qui soit telle qu'on en puisse tirer des règles pour la médecine, plus assurées que celles qu'on a eues jusqu'à présent. »² Ayant assuré que l'homme pouvait accroître la durée de sa vie, jusqu'à atteindre l'âge des patriarches, on a cru, à l'époque, qu'il avait déjà pour lui-même l'assurance de vivre fort longtemps, pour le moins cinq siècles, estimait son ami l'abbé Picot.

1. René Descartes, *Discours de la méthode*, VI, 2.

2. *Ibid.*, VI, 11.

C'est l'une des raisons qui ont fait croire, à sa mort, qu'il avait été assassiné. Si jeune (cinquante-quatre ans), et en possession d'une telle méthode, il ne pouvait pas mourir de mort naturelle. Quand fut abandonnée l'hypothèse de l'assassinat, d'ailleurs peut-être à tort¹, les réactions furent violentes. La reine Christine de Suède, dont il était devenu le professeur particulier (et glacé) s'estima trahie, comme il l'avait été par lui-même : « Ses oracles l'ont bien trompé ». On se doute que le cartésianisme eut quelque mal à s'en remettre. À quoi bon la philosophie si elle ne garantit pas une santé à toute épreuve et une vie de quatre ou cinq siècles ?

Il faut logiquement admettre que Descartes, malgré sa mort prématurée (mais peut-être due à un meurtre), devait améliorer et consolider sa santé à mesure qu'il progressait dans l'établissement de sa doctrine. À l'inverse, Sartre, dont nul songe de bon augure n'est jamais venu cautionner la vocation, a délibérément mis en ruines sa santé pour pousser ses investigations aussi loin qu'il le souhaitait. Il ne l'a pas seulement ruinée à force de travail, alors que Descartes n'employait que quelques heures par jour à la réflexion philosophique, il l'a aussi détruite par l'usage de différentes substances plus ou moins nocives, mais propres à décupler les performances de son cerveau. Dans *La Cérémonie des adieux*, Simone de Beauvoir décrit d'une manière presque clinique son lent déclin, de 1970 à 1980, ponctué de périodes de vivacité reconquise. On a reproché au livre d'étaler trop complaisamment l'image de la dégradation du philosophe. Il s'agit pourtant d'un hommage rendu à l'humilité de Sartre face à la maladie. C'est qu'il accepte assez stoïquement les conséquences inéluctables de l'usage qu'il avait tenu à faire de sa santé : la mettre exclusivement au service de son œuvre sans jamais hésiter à l'exploiter au-delà du raisonnable. « J'ai épuisé mon capital santé. Je ne dépasserai pas soixante-dix ans »², dit-il à Simone de Beauvoir le 1^{er} décembre 1970. Il se trompe sur un point : il a encore une décennie devant lui, et mourra à soixante-quinze ans. En revanche, que sa santé n'ait jamais été pour lui qu'un capital, il n'y a rien de plus vrai. Non pas un capital à faire « travailler », fructifier, à la manière d'un capitaliste, mais à presser jusqu'à ses dernières limites pour mener à bien, faire fructifier, le travail hors norme que l'on s'est fixé. Très peu de temps avant sa mort, et alors même qu'il la sentait toute proche, il a énoncé ce simple constat : « on a fait ce qu'on

1. Cf. Theodor Ebert, *Der rätselhafte Tod des René Descartes (La mort mystérieuse de René Descartes)*, Alibri Verlag, 2009.

2. Simone de Beauvoir, *La cérémonie des adieux*, Paris, Gallimard (Folio), 1981, p. 38.

avait à faire »¹. En utilisant la première personne du pluriel, il aurait pu englober explicitement sa compagne dans ce modeste brevet d'autosatisfaction. Sous cette forme, le constat vaut aussi, et même en premier lieu, pour lui seul. Chez lui, nul regret, malgré la mort imminente et les dix années de maladie : « on a fait ce qu'on avait à faire », et jusqu'à sacrifier sa santé pour pouvoir faire.

À quoi bon la santé, si elle ne nous est pas avantageuse ? Mais pourquoi donc le serait-elle d'elle-même ? Ne s'agirait-il pas plutôt d'en tirer avantage, quitte à l'entamer, la compromettre ? Sartre n'est pas Saint Augustin. Le plus grand « avantage » ne réside pas pour lui dans la vie éternelle. À quoi bon la santé, si ce n'est pour faire une œuvre ?

Notre époque se gargarise avec la « créativité », devenue pour ainsi dire « la chose du monde la mieux partagée ». On pourra donc juger extrême, et bien peu encourageante, une conception subordonnant la réalisation de l'œuvre à l'autolyse de son créateur. Mais peut-être l'attitude de Sartre par rapport à la santé se comprend-elle mieux, et se justifie-t-elle davantage pour tout un chacun, si nous sommes juste un peu moins exigeants que lui sur ce qu'il nous revient de faire. C'est ce qu'exprime un autre philosophe, non moins éminent, du siècle passé : « La santé ? À quoi bon la santé, si l'on est par ailleurs un idiot ? » L'œuvre d'Adorno se prête aux citations aussi lapidaires que dérangeantes. Celle-ci est très souvent reprise, sans qu'en soit donnée la référence, ou alors de manière douteuse. Mais la critique de la santé en tant que valeur en soi, absolue, autosuffisante, est entre autres exposée dans *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, particulièrement dans la section 36, intitulée *Santé mortelle*, en référence à Kierkegaard. « De même que l'injustice séculaire n'est en rien modifiée par l'offre généreuse de lumière, d'air et d'hygiène aux masses, mais qu'ainsi, au contraire, elle se trouve précisément occultée par la transparence étincelante du Système rationalisé, de même la santé intérieure de notre époque réside en ceci qu'elle a coupé la retraite à la possibilité de fuir dans la maladie, sans pour autant changer la moindre chose à l'étiologie dont procède cette dernière. » Et Adorno de se demander à quel « enfer [...] remontent les déformations qui se traduisent plus tard sous la forme d'une humeur enjouée, d'un esprit ouvert et d'un sens du contact, sous la forme d'une adaptation réussie à l'inévitable et d'un sens pratique qui ne s'encombre pas de ratiocinations ». Si tout est fait pour que ne puisse être établi le « diagnostic de la maladie des gens en bonne santé », Adorno n'est pas empêché de donner le sien : « c'est dans la normale que réside la maladie de l'époque », ou bien encore : « sur le fond de la bonne santé régnante, il y a la mort ». On passera sur

1. *Ibid.*, p. 172.

le portrait clinique de l'homme prétendument en bonne santé, tel que le dresse Adorno. Le lecteur pourrait s'y reconnaître. Ce serait pour lui une découverte à laquelle il n'est pas préparé, inconscient qu'il est du sacrifice que lui vaut cette *santé mortelle* en lui. Universellement exigé par la société, ce sacrifice devient invisible à l'individu. « Mais ce qui est désespérant, c'est qu'à la maladie de l'homme sain on ne peut pas opposer tout simplement la santé du malade, et qu'en fait l'état de ce dernier ne fait le plus souvent que représenter d'une façon différente le schéma du même désastre. »

Le 27 mai 1918, le soldat Joë Bousquet, chaussé de bottes rouges qui le désignent à l'ennemi, reçoit une blessure dont il sait aussitôt qu'elle ne lui permettra plus jamais de se tenir debout. Il a deux ans de moins que cet autre soldat qui se demandait, trois siècles auparavant, par poète interposé : « quelle voie suivrai-je dans la vie ? » Si la question se pose encore pour lui, il n'est toutefois plus confronté au manège des options contradictoires qui vous plonge dans une telle incertitude que vous risquez d'en être à jamais malade, à moins d'être philosophe pythagoricien (ou sage chinois). Infirmes, ils ne l'est pas de nourrir une haine inextinguible à l'encontre de l'ennemi lui ayant tiré dessus, lequel pourrait d'ailleurs être Max Ernst, dont il est devenu l'ami. Si sa blessure est en elle-même un désastre, ce désastre figure, inscrit dans les chairs mêmes du poète, celui-là même de la guerre. Sartre s'use sciemment la santé pour construire son œuvre. Homme désormais couché, dépendant, Joë Bousquet use de ses facultés créatrices pour transcender son état. Selon Édith de la Héronnière, « cette situation exceptionnelle a dégagé des possibles insoupçonnables ». Ils représentent cet « incommensurable », dont la santé normalisée, selon Adorno, nous mutile d'emblée, mais dans lequel peut encore éventuellement éclore quelque chose comme « la santé du malade ». Le poète lui-même n'a pas manqué de l'observer. « Ainsi l'activité artistique annihile-t-elle plus sûrement qu'aucune autre la conscience de ce que nous fûmes par hasard (ce qui compte, dans une épreuve, ce n'est pas sa durée, ce n'est pas son caractère irrévocable, c'est la parenté de son origine avec notre nature –

L'âme n'est atteinte que par les accidents procédant d'une tare morale) ».

Jean-Luc Moreau

La progression a pris des risques

Elie-Charles Flamand

Page 12

La lisière ne paraissait pas inamicale
Pourtant nombre d'idées moroses s'y égarèrent
S'entrechoquèrent au hasard
Et finalement une adversité
Qui s'avéra grêle
Fit jaillir hors de son tranchant
Quelques séduisants grains de discernement

Le bruit ferme et discret de la confiance
Réussit à escalader les grilles acérées
Emprisonnant sans retour
Le remous des sentiments les plus suspects
Pour que l'adieu définitif à l'érosion d'une solitude
Te délivre des affligeantes astreintes
Aux coutumes voulues par l'existence
Comme la surveillance de l'affliction
Jouant avec un ensemble de têtes crispées

Et certes les pires alarmes s'éloignent de toi
Se fondant tout entières dans la musique
Fusant avec vigueur de la multitude
Des mondes ignorés

Après que le laci a poursuivi ses détours
Avalés par la bouche d'ouate humide
Les coquilles règnent dans le recoin
Tu arrêtes donc le récit momentanément
Et puisque tu minimises l'impact des heures creuses
À petite silure pour donner le change
Se glissera peut-être celui
Que tu n'as jamais réussi à être

POURSUITES CONCORDANTES

L'éveil d'une force presque usée
 Fait bouffer la chevelure de la Méduse
 C'est une feinte nous n'allons pas succomber
 Au déroulement des dérivatifs à leur début
 Le choix nous est laissé de buter sur l'envers
 Danger tout proche
 Ou de tenter la déification du grand changement
 Appui quelquefois si long à se réaliser
 Puisque le creuset est paradoxal
 Pourtant surgit sous peu une source
 Qui se révèle fort sûre
 Celle du rajeunissement spirituel

Page 13

Un astre inattendu à la boutonnière
 Mon intime ne craint plus de se rendre
 Jusqu'aux bords déchiquetés de l'avenir
 Berges que dissipe une cérémonie
 Au début fuse quelque alarme
 Puis peu après l'épreuve du très obscur voilage
 Et l'escalade d'un rempart à meurtrissures
 Voici le fondamental éclaircissement

Si le sombre de la mort s'est maintenant écaillé
 Si la bulle du moi éclate
 Puis se reforme plus humble
 La désolation achève de se dévider
 La Face immuable avance devant nous
 Dans les déserts qui parfois rutilent
 Nos défaillances certaines fois gemmées
 S'effacent puisque la toujours fraîche découverte
 Des radicelles du monde
 À jamais nous a ostensiblement captivés

INCENDIER L'ISOLEMENT

Page 14

Je m'éloigne de l'assentiment au courroux
Hérissément des vagues qui portent l'heure
Et j'amalgame les alternances fondatrices
Malgré les filets lancés dans les flots ces derniers refuges
De la plus simple fluctuation
J'accompagne les frondeurs s'ils sont fructueux
Parfois voici de hautains paliers à gravir
Sur certains d'entre eux règne une désinvolture
Légère comme un duvet d'oison
Depuis qu'ils sont dépassés le répit
Mène la décision filtrée

Je reprends haleine devant l'arbre mort
Qui nous sépareit devant l'ancre
Où dorment les retours exigeants
La verdure nous tient l'un et l'autre
Tandis que s'activent les éclairs
Dans la nuit venant de s'épanouir
C'est l'anniversaire de toutes les ententes
Des rafales emportent les entraves à nos révélations
La forêt s'éclaircit il n'y a plus de sentes impraticables
Le néant a dissipé ses facettes de désespoir
Et son délire ouvragé
Finies également la farandole de l'incertitude
Ensemble nous avons arraché leurs deux masques grimaçants
Nous sommes ivres d'amitié
Face au tumulus de nos détresses

NOTE SIDÉRALE

Les fissures du pilier ruineux laissent s'échapper le murmure du soir. Il s'évapore en tournoyant doucement dans l'herbe écumeuse. De nouveau et plus loin, nous devons nous efforcer d'entendre ce qui sourd de l'inconnu. Attentifs à tous les sons, ceux qui grondent comme ceux qui apaisent, et même aux gémissements qui s'appuient sur l'ombre souillée et coléreuse du malheur. C'est en effet la période du mépris, de l'arrogance et du soupçon. L'heure peureuse nous avait d'abord implorés de rester à l'abri de notre propre désarroi. Pourtant la subtilité lumineuse de l'automne révèle avec nonchalance que les eaux du fleuve provenant de notre être primitif pétillent de temps à autre des résonances annonçant le début d'un hymne tout à fait fruste. Ces sortes d'inflexions de plus en plus marquées finiront par rouler avec le flux ininterrompu de la vie morne. Puis, certaines fois, c'est une organisation certes rythmique mais qui sort seulement du chaos. Et quant à nous, avides d'entendre les forts accents de puissance, exaspérés, tremblants, notre exaltation se change en extase lorsque, nous détachant à jamais des quatre éléments, nous esquivons le calme étouffant du désespoir afin de retrouver le chant parfait, à peine perceptible mais bouleversant, qui tout à coup ruisselle des étoiles.

Poèmes extraits de *Le troisième souffle*

La Lucarne Ovale, 2010

avec l'aimable autorisation

de l'auteur et de l'éditeur

ALORS QUE LA LASSITUDE M'AVAIT QUITTÉ...

Page 16



Alors que la lassitude d'une aube m'avait quitté
L'escalier en vrille de mon sommeil
Descendit vers la lucarne qui donne sur le rêve
Où ne s'ébattait plus mais tentait de s'harmoniser
En un enfantement de plumes et de dents
L'animal dont le cri demeurera à jamais inconnu
Oiseau-reptile élément de notre totem
Empreint sur le fragile abîme d'une strate
Le ciel et la terre planaient alors derrière moi
Tandis que les vagues de ténèbres laissaient
Sur une plage autrefois maudite
Cet assemblage quelque peu disparate
La trace d'un improbable jumeau
Donné à l'Archéoptéryx

Poème et illustration extraits de *Ciseaux en liberté*
La Mezzanine dans l'Ether 2010
avec l'aimable autorisation
de l'auteur et de l'éditeur